

Un signifiant nouveau en pédopsychiatrie ?

« La crise »

Marika Bergès-Bounes

« Crise : crisin, phase décisive d'une maladie » (latin impérial) emprunté au grec krisis, décision, jugement. Donc à l'origine un terme médical, qui va signifier « accès avec manifestations violentes », moment critique individuel ou collectif.

Après la vague des enfants « hyperactifs » ou THDA, « trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité », celle des enfants « surdoués », celle des enfants « dyspraxiques », voilà le tsunami du signifiant « crise » : un signifiant nouveau ou le même baptisé autrement ? Les enfants hurlent, trépignent, ne supportent aucune frustration, aucun ordre, aucune règle et les parents débordés et le plus souvent divisés sur la conduite à tenir, viennent consulter, étonnés par la violence générée par ces « crises », violence des deux côtés. Etonnement des parents devant leur propre violence (certaines consultations émanent des Urgences où les parents prenant peur devant leurs propres réactions de violence, sont allés demander de l'aide). La crise met en acte la motricité de l'enfant, sa voix, réclame le regard de l'autre, mais aussi la motricité, la voix de l'autre, d'où escalade pulsionnelle à partir d'un fait, anodin le plus souvent, (demande que l'enfant se brosse les dents par exemple) ; ou d'une frustration, (parce qu'il faut arrêter un jeu vidéo) ; escalade que personne ne peut stopper parce que tout le monde y est pris, dans une boucle qui va crescendo : les parents, la plupart du temps, ne peuvent se mettre d'accord sur un front d'autorité commun.

Discours d'un père : « il nous tape, il nous insulte, il fait le petit chef ! il a un frère de 6 mois qu'il voulait « rendre » à sa naissance et dont il reste très jaloux. Ma femme est plus exigeante, elle a eu une éducation très stricte qu'elle veut reproduire. Moi, je suis plutôt « open space », tout est permis, je suis un père - mère qui veut tout donner à son fils car mon père a été très absent avec moi. Impossible de nous entendre tous les deux sur une marche à suivre, elle ne veut rien lâcher, impossible de se rapprocher et de renoncer, ça ne peut être que la mise à mort » : discours étonnant, laissant entendre que les parents ne peuvent que s'entretuer...

De la mort, des vœux de mort, il y en a entre ces trois protagonistes ! Le petit Noa, 3 ans et demi, ne veut rien entendre de la consultation, se met les mains sur les oreilles, se roule par terre, empêche sa mère de parler en lui mettant la main sur la bouche, refuse de parler, de répondre : spirale dans la monstration hurlante, chez cet enfant qui, en fin de consultation - consultation à laquelle il n'a cessé de s'opposer - donne des ordres à sa mère : « Donne moi

mes chaussures ! et tout de suite ! Sinon je te tape !». «Quel modèle reprend-il ?», se demande alors la mère, perplexe....

Je propose aux parents de les revoir, eux, tous les deux, sans leur enfant, et plusieurs rencontres vont suivre, allégeant les «caprices» de Noa et les conflits père - mère, initialement au bord de la rupture...

Ce signifiant «crise» amène donc de plus en plus de familles en consultation actuellement, avec la médication par ritaline en fond de tableau, «pour les calmer». Reprend-il celui de «colères» ou «caprices» que l'on pouvait rencontrer il y a quelques années ? Recouvre-t-il en partie, celui «d'hyperkinésie», TDAH actuellement où le profil du «petit chef», du «petit tyran» est fréquent, débordant la mère essentiellement ? Est-ce le TOP du DSM 5, «trouble oppositionnel avec provocation» ? ou bien s'agit-il d'un signifiant nouveau, issu de la clinique contemporaine où les positions parentales et la question de l'autorité auraient changé ? Sommes nous toujours dans un dispositif oedipien avec les enfants ou dans une nouvelle configuration familiale avec l'amortissement actuel du symbolique et de la fonction paternelle ?

Mais ne retrouve-t-on pas, dans cette clinique actuelle, ce que Lacan, déjà dans la lettre à J. Aubry, épingle comme : «Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale. Le symptôme, c'est là le fait fondamental de l'expérience analytique, se définit dans ce contexte comme représentant de la vérité. Le symptôme peut représenter la vérité du couple familial. C'est là le cas le plus complexe mais aussi le plus ouvert à nos interventions» : oui, toute la famille participe au symptôme «crise» ; oui, le symptôme «crise» suppose que l'enfant a lâché l'illusion du «Moi» familial, scolaire, social pour s'autoriser le «Je», un Je bruyant, revendiquant, mais indiquant une place de vérité. Place de vérité qui va faire tâche d'huile sur les parents, exaspérés, qui se retrouvent eux-mêmes en «crise» et en interrogations : un peu comme on peut le voir dans les «crises d'adolescence» où les adolescents remettent leurs parents en question, les autorisant à retrouver les interrogations de leur propre adolescence et des comportements moins rigides et moins défensifs grâce à cette explosion comportementale et sexuelle de leur adolescent qui les «tourneboule» ? La «crise» de l'enfant éclabousserait-elle de sexuel les parents ? Qu'en devinent-ils ? Comment leur intuition est-elle réveillée par le sexuel ?

En tous cas, la question, à l'issue de la consultation «crise» est toujours la même pour le psychanalyste : qui suivre, des parents, du père, de la mère ? Ou de cet enfant en crise qui ne veut surtout pas parler et pas être délogé de sa place «oedipienne», objet séparateur des

parents ? «Il crise sans cesse, il ne supporte pas qu'on se parle, qu'on veuille s'embrasser, qu'on dîne ensemble le soir et vient chaque nuit dans notre lit» (Côme, 5 ans).

Clinique oedipienne rencontré fréquemment dans les consultations de l'enfant - garçon la plupart du temps - qui voue son énergie à rester l'objet de passion de sa mère consentante, réclamant d'elle qu'elle reste sa propriété absolue, ce qui suppose de laisser le père à la périphérie : «je vous présente mon petit préservatif», m'avait dit, il y a longtemps, en entrant dans mon bureau, la mère d'un garçon de 10 ans qui dormait depuis toujours avec ses parents. Je n'ai jamais oublié la crudité et le bon sens de cette phrase à la Dolto. Donc, qui «privilégier» entre les protagonistes dans ces consultations de «crise» où l'enfant ne demande surtout rien, mais où les parents sont déboussolés ? Qui demande ? Et quoi ? Julien, 8 ans, finira pas dire, au bout de 6 mois de thérapie : «j'ai l'impression que papa et maman font des efforts pour arrêter leurs crises, et d'ailleurs on en fait moins. Eux, ils font des efforts pour se calmer et moi pour ne pas m'introduire dans les conversations sans arrêt».

Les crises journalières de Julien affectent beaucoup la mère : «ma mère, je lui fais péter un plomb, l'autre jour, elle m'a mordu à la fesse et tapé !».

Jouissance des deux côtés, où est le maître ? Le maître de la jouissance ? L'esclave qui se plie au désir de l'autre dans un montage sado-masochique ? Domination, excitation sexuelle, douleur, comment faire cesser ce jeu pervers auquel ils se livrent en l'absence du père - qui finira pas dire un jour qu'il est «trop effacé»... Jeu érotisé auquel ils parviennent peu à peu à renoncer. Mais Julien connaît son pouvoir sur sa mère. «Ma mère, je la rends hystérique, complètement folle! Elle crise, elle tremble, elle pleure, elle m'attaque, elle me fait peur, voir ma mère comme ça... moi je dis : on se calme ! mais quand elle me regarde avec son regard noir, je vois sa peur, elle me supplie d'arrêter». Jouissance en miroir et en boucle, à deux... Pouvoir érotisé, sexuel, d'où le père est absent.

Un jour, Julien donne sa définition de la crise : «elle voulait que je range ma chambre, on a commencé la crise, on a crié tous les deux, maman a fini par terre en larmes et moi je me suis caché dans un placard. Qu'est ce que vous appelez une crise, vous ? C'est quand quelqu'un veut pas faire une chose, et qu'il ne veut pas obéir, et qu'il commence à crier, et qu'il reçoit des coups ou des fessées. J'ai pas envie d'obéir, j'ai envie qu'on m'entende, qu'on écoute pourquoi je me suis fait punir. Y'a personne qui veut m'écouter sauf vous, je peux pas donner mes arguments. Avec la crise, j'ai le pouvoir de faire pleurer et de faire tomber ma mère, d'écouter aucun ordre ou d'attraper une claque. Je veux qu'on m'entende et je suis si énervé que j'ai envie de mettre une grosse patate à ma mère ! Et puis elle dit qu'elle

est folle à la fin des crises, et moi je suis quoi ? C'est moi qui crée tout ça et c'est elle qui dit qu'elle est folle... Ma crise, c'est un moment contre nature».

Et le discours des parents de ces enfants en crise, tourne toujours autour d'une demande de conseils, de coaching : comment avoir de l'autorité ? Les parents sont dans une quête symbolique pour leur enfant alors qu'ils n'y sont pas prêts pour eux-mêmes : pas de représentation de la différence entre père et mère, discours inconséquent, passages à l'acte. En même temps, quand cette mère mord son fils, que dit-elle d'elle-même ? De son propre cannibalisme ? Elle quitte alors les chemins du contrôle - qu'elle ne cesse de réclamer à son fils, et pose à elle-même et aux autres la violence qu'elle voudrait absolument taire et ne pas connaître. En somme, ces enfants sollicitent par leurs agirs la question de la place de chacun des parents, ce sont eux qui les questionnent par ce «symptôme - crise» sur : «qu'est ce qu'un père ?», «qu'est ce qu'une mère?» et les somment de répondre.

Ces cures sont éprouvantes pour le psychanalyste sur tous les fronts, dans des risques de passage à l'acte permanents, et des enfants et des parents poussés à bout et toujours divisés sur la marche à suivre pour venir à bout de la crise, et sur l'éducation en général : «elle a toujours été si proche de lui - Dimitri 5 ans - elle l'a tenu contre elle jusqu'à l'entrée à l'école, jamais de poussette, jamais de contrariété. Je n'ai pas le droit de m'opposer à lui, elle le câline quand je le punis, dit le père ; en même temps, elle est toujours dans l'excès, elle ne permet pas que je mette des limites, mais quand elle est énervée, elle lui dit qu'elle va le priver le glaces pendant 2 ans... c'est une punition qu'elle ne peut pas tenir !». Discours contradictoires et inconséquents des parents générant, alimentant la crise de l'enfant devant une situation des plus simples et des plus quotidiennes. Cette crainte des parents à prendre une position d'autorité, relayée par le social (interdiction de la fessée), fait-elle partie de la clinique contemporaine qui abolit les générations et met parents et enfants dans une horizontalité trompeuse, escamotant le sexuel des parents. C'est ce que l'enfant «oedipien», freudien, le «petit dictateur» empêchant ses parents de parler ensemble, de dormir ensemble, réclame à grands cris depuis toujours ! Rien de nouveau sous le soleil dans ce refus de la perte (maternelle), à part la modalité de la demande, «la crise».

On peut, en effet, considérer que ces enfants, dans leurs sollicitations pulsionnelles tapageuses et adressées à l'autre, recherchent des repères rigoureux permettant de servir d'appui à leur affirmation subjective dans un entourage ou un social qui pratique le discours inconséquent ou le slogan : peut-être faudrait-il, comme le faisaient les grand-mères autrefois, s'adresser aux enfants en utilisant l'indicatif futur- et pas systématiquement l'impératif ? «Tu iras prendre ta douche, tu iras te brosser les dents», est, certes, un ordre, mais mettre cet ordre

au futur au lieu d'un bombardement par l'impératif, laisse une marge de manoeuvre au «sujet - enfant» et ne le réduit pas à un esclave qui n'a qu'à obéir «immédiatement et sans délai». (Cette immédiateté du désir qui est précisément reprochée aux enfants «insoumis» et rebelles par leurs parents.)

Julien, enfant de 9 ans, pointe donc la question de l'autorité et des places de la famille, une autorité reconnue, une parole qui ferait autorité. Reprenons la définition d'H. Arendt dans «qu'est-ce que l'autorité» ? «Puisque l'autorité requiert toujours l'obéissance, on la prend souvent pour une forme de pouvoir ou de violence. Pourtant l'autorité exclut l'usage de moyens extérieurs de coercition : là où la force est employée, l'autorité proprement dite a échoué. L'autorité, d'autre part, est incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation. Là où on a recours à des arguments, l'autorité est laissée de côté. Face à l'ordre égalitaire de la persuasion, se tient l'ordre autoritaire qui est toujours hiérarchique (...) la relation autoritaire entre celui qui commande et celui qui obéit ne repose ni sur une raison commune, ni sur le pouvoir de celui qui commande ; ce qu'ils ont en commun, c'est la hiérarchie elle-même dont chacun connaît la justesse et la légitimité, et où tous deux ont d'avance leur place fixée». D'où, dans l'autorité, pas de contrainte, pas de persuasion, mais une reconnaissance de la hiérarchie, de la disparité des places, de l'altérité et une garantie, de ce fait. L'autorité est symbolique, elle introduit une dissymétrie acceptée, une hiérarchie qui suppose une perte consentie : il y a un impossible, un réel, dont on ne peut que tenir compte, et c'est le réel qui ordonne. Le pouvoir, lui, est du côté de l'imaginaire, synonyme de puissance sur l'autre, par n'importe quel moyen, donc de rivalité, colère, violence, insoumission.

Dans notre société actuelle de consommation, où les sollicitations sont multiples et multipliées pour les enfants, on entend parler de «crise de l'autorité et de déclin du père», de parentalité (et pas de parenté), ce qui suppose une déssexualisation des places ; le pouvoir y prendrait-il le pas sur l'autorité? L'imaginaire sur le symbolique ? Comme L. Sciara le travaille dans son livre «Retour sur la fonction paternelle», l'autorité s'inscrit dans la pérennité des lois du langage, dans le symbolique, dans la question du manque qu'impose les lois de la parole et du langage : l'enfant doit consentir à ce que sa langue soit celle qui a été parlée avant lui, non seulement accepter de lâcher la langue (espace privé avec sa mère et sa communauté), mais se soumettre, s'identifier aux signifiants de ses parents, la mère, surtout, s'identifier à la structure langagière de l'autre, de la mère, marquée par des non dits, des silences, des exclusions ; et c'est cette perte qui se transmet, s'inscrit pour l'enfant, cicatrice de cette chaîne langagière qui lui pré-existe et à laquelle il doit consentir pour s'humaniser,

devenir, «parlêtre». Perte, condition de notre humanité. J.M. Forget écrit : « l'enfant fait l'expérience que l'autre ne répond pas à ses attentes immédiates, ce défaut est rapporté à une perte inhérente à la structure langagière de l'autre, il en a l'intuition, il s'identifie lui-même un in fine à une structure langagière marquée d'une perte, dans chaque champ pulsionnel (in «la transmission maternelle, comment pouvoir y compter» ? in La transmission en maternelle. (Erès).

Cette question de la perte, pour tout être parlant - symbolique donc - de ce consentement à la perte ou de l'acceptation de la «restriction de jouissance» (J.M. Forget), on la retrouve dans ces situations de «crises», sous la forme d'une opposition à la perte, précisément une négation du manque, un refus du réel : pas de limite, pas de loi (dont l'usage est précisément de pacifier, de protéger), pas d'interdit acceptable, pas d'impossible. Dans l'idéal de non violence et non maltraitance actuel, exposé sur les réseaux sociaux, dans notre démocratie (qui, comme le dit M. Gauchet, porte en elle les fondements de sa propre disparition), dans la recherche actuelle d'horizontalité des places dans la famille et la société, toute idée de perte est insupportable. Et c'est ce que nous disent ces petits «insoumis», haut et fort, tentant de contourner la loi commune à la maison surtout, à l'école aussi, et bien sûr aussi dans les consultations ou les cures - quand elles arrivent à se mettre en place - (car le transfert est franchement malmené, - quand il n'est pas négatif, refusé, - l'analyste représentant encore par sa présence une limite intolérable à la jouissance.

«Crises» parfois transitoires, nécessaires et «normales», comme chez les petites «Princesses» de 4 ans, qui posent à l'entourage et à elles-mêmes la question de l'impossible, exigeant le tout possible, tout de suite, alors qu'elles savent que le «tout possible tout de suite» est une illusion, d'où les effondrements subjectifs et constitutifs de notre identité qui se substituent peu à peu aux crises ; les parents disent : «elle est devenue triste, qu'est-ce qui se passe ?»

Crise plus identitaire pour Julien qui organise sa vie psychique et celle de la famille autour de cette question vitale pour lui et pour sa mère, en miroir, mettant en péril l'équilibre familial (les discours et les positions contradictoires du père et de la mère - les discours «inconséquents» - sont toujours mis en avant comme une cause possible de séparation).

Menaces de séparation dans des familles où personne n'est à sa place et où toute revendication est prétexte aux crises : Max, 8 ans : «on monte tous les trois dans les tours, on devient violent en paroles, on se frappe, c'est un cercle vicieux», dit le père. «Oui, dit Max, tu es violent, je suis obligé de te taper. Et puis, tu dis des gros mots forts et violents». «Oui, dit le père, des mots qui dépassent ma pensée et que je regrette... Je te demande toujours de

m'excuser le lendemain. L'autre jour, je t'ai dit que si ça continuait je divorcerai et je n'en ai pas dormi de la nuit» : A quelle place met-il son fils ? Dialogue de deux compères qu'aucune différence de génération ne semble séparer, le père ne pouvant imposer quoi que ce soit d'une place de père à son fils.

Encore un exemple : Samuel, 8 ans. Mère exigeante, père plus souple. Ils me demandent de venir parler de temps en temps de leurs divergences pendant que je verrai Samuel seul chaque semaine. Ce sont eux qui font la proposition de ce suivi - qui s'est avéré intéressant. Samuel parle école, copains, grands-parents, jamais de ses crises ; les parents - que je vois tardivement vont dîner après la séance, ce qu'ils n'avaient pas fait depuis la naissance de Samuel : la mère freine, «il faut rentrer, la baby sitter... etc»... le père insiste, il parvient à la convaincre ! Ces parents, enfermés par l'enfer du devoir, se détendent, arrivent à désamorcer une crise potentielle car maintenant ils parlent. Le père dit à la mère que Samuel ne fait plus de crise «parce qu'elle s'est assouplie». Et de raconter alors qu'à «la suite d'une contrariété, à la place de sa crise, Samuel est monté dans sa chambre «et il nous a dessinés décapités, on était sans tête et il avait écrit qu'on était les pires parents et qu'il voulait nous quitter pour avoir d'autres parents». Mise en mots de la crise, meurtre des parents substitué à la crise, le tout se terminant pas un «gros câlin».

Donc, positions des enfants oedipiennes «classiques» dans ces «crises» articulées à des positions particulières des parents dans une alchimie «contemporaine» qui dérape ? Difficile d'écouter ces commerces familiaux où la jouissance prévaut des deux côtés dans la «crise» qui devient contagieuse dans la famille et dont le risque de dérapage dans le social, comme pour le TDAH, est la médicalisation par la ritaline.

Donc d'un côté, comme chez les enfants TDAH, le réel, l'organique du corps de l'enfant qui tape, crie, pulse, refusant la contrainte, la loi, le symbolique, la hiérarchie des générations, exhibant par le «non» une position de toute puissance illusoire qui masque et tente d'esquiver la dépression nécessaire à toute entrée ou acceptation du symbolique : c'est-à-dire une position subjective où la perte n'est pas niée mais, finalement consentie. Et, d'autre part, des parents ébranlés dans leur position parentale qui leur apparaît comme une énigme à décrypter, faisant écho à la transmission toujours ratée avec leurs propres parents ; sensibles par ailleurs au politico social qui manipule habilement la contagion en imposant des diagnostics, des protocoles et des médicaments auxquels chacun a du mal à s'opposer et face auxquels la critique, et même la pensée, sont compliquées à activer.

La «crise» serait-elle le symptôme actuel du malaise dans une civilisation où la jouissance prévaut ? Tentative maladroite mais actée, mise en scène entre parents et enfant de

se rencontrer dans une transmission, impossible de structure ? Une structure «qui n'est pas celle des relations élémentaires de la parenté mais celle, bien plus basique, des effets de langage», comme le dit Colette Soler dans son livre «Humanisation» ? «Toute formation humaine a pour essence, et non par accident, de réfréner la jouissance (...) le principe du plaisir, c'est le frein de la jouissance», dit Lacan dans «l'Ethique de la psychanalyse». Et Colette Soler continue : «Ce qui freine la jouissance, ce ne sont pas les valeurs, ce ne sont pas les signifiants - maîtres que sont les idéaux de l'Autre. Le frein est beaucoup plus structural, il tient au langage lui-même : le frein que ce principe de plaisir met à la jouissance ne vient pas d'une volonté de répression d'aucun Autre social ou familial, il est destin du parlant».